

Scene 1-Obertura

Scene 2

NARRATOR: Les privilèges de la beauté sont immenses. Elle agit même sur ceux qui ne la considéraient pas. Les maîtres aimaient Dangelos. Le censeur était extrêmement marqué de cette histoire incompréhensible.

GERARD: Paul. Pan, qu'est-ce que tu as? Parlez nous Racontez!

DARGELOS: On n'a rien à raconter, m'sieur. On jouait au boules de neige. Je lui en ai jeté une; elle devait être très dure. Il l'a reçue en pleine poitrine, il a fait Oh! il est tombé comme ça. J'ai d'abord cru qu'il saignait du nez à cause d'une autre boule de neige.

GERARD: Monsieur, monsieur, il avait caché une pierre dans la boule de neige.

PAUL: Pardonnez-moi. J'avais reçu une boule de neige dans la poitrine.

GERARD: Cette boule de neige cachait une pierre

PAUL: Gérard est fou. Cette boule de neige était une boule de neige. Je connais. J'ai dû avoir une congestion.

GERARD: La voiture est là. Je vais le reconduire à la maison.

NARRATOR: L'enfance imagine tout de suite le pire, mais ce pire ne lui semble guère réel à cause de l'impossibilité où elle se trouve d'envisager la mort. "Paul meurt. Paul va mourir." Il n'y croyait pas, cette fausse mort de Paul lui semblait la suite naturelle d'un songe, un voyage sur la neige, enfermé dans le givre, et qui durerait toujours. Sans Paul, cette voiture eût été une voiture, ces vitres aveugles, des vitres aveugles, cette neige, de la neige, des pompiers, des pompiers.

Scene 3

GERARD: Elisabeth!...Elisabeth! Ouvrez, c'est nous, c'est nous.

ELISABETH: Je n'ouvrirai pas. Vous me dégoutez! J'en ai assez des garçons. Vous n'êtes pas fous de revenir à des heures pareilles!

GERARD: 'Lizabeth, ouvrez, ouvrez vite. Paul est malade

ELISABETH: Malade? C'est un truc pour que j'ouvre.

C'est vrai ce mensonge là. Ça par exemple!

GERARD: Voilà ce qui s'est passé, on sortait de classe.

ELISABETH: Espèce d'idiot. Vous pouvez pas parler sans crier, non? Vous voulez donc que maman entende.

GERARD: Il y a un sale type qui lui a lancé une boule neige en pleine poitrine.

ELISABETH: Une boule de neige?

GERARD: Enfin ce c'était pas exactement une boule neige.

PAUL: J'ai tourné de l'oeil comme un imbécile, voilà tout.

ELISABETH: C'est trop fort. Ces messieurs s'amuse-
nt avec des boules de neige pendant que je suis garde-malade,
pendant que je soigne ma mère infirme et vous jouez aux
boules de neige.

C'est encore vous qui avez entraîné Paul, espece d'idiote.
Qui soignera Paul, c'est vous ou moi?

GERARD: Ma petite 'Lisbeth.

ELISABETH: Jene suis ni 'Lisbeth, ni votre petite. Je vous
prie d'être convenable. Du reste...

PAUL: Gérard, mon vieux. N'écoute pas cette sale typesse,
elle nous embête.

ELISABETH: Typesse! He bien mes fils, débrouillez vous.
Soigne toi tout seul.

GERARD: Peut-être faudrait-il chercher un médecin.

ELISABETH: Sachez que le médecin visite maman à s
heures et que je lui montrerai Paul.

Allons, ouste. Allons partez! Partirez-vous?
sept

Scene 4

NARRATOR: Aucune gêne n'existait entre la soeur et
le frère. Cette chambre était une carapace où ils vivaient, se
lavaient, s'habillaient comme deux membres d'un seul
corps.

ELISABETH: Tu dors?

PAUL: Fiche moi la paix.

ELISABETH: Aimable. Tu es parti, tu es parti, et moi
je trime.

NARRATOR: Dans le dialecte fraternel "tre parti" zie-
nifiait l'état provoqué par le jeu, on dirait: "je vais partic"
"je suis parti." "Jeu" est un terme fort inexact, mais c'est
ainsi que Paul désignait le demi-conscience ou les enfants
plongaient. Il y était passé maltre. Il dominait l'espace et le
temps; il avait des rêves, les combinait avec réalité. Déranger
le joueur parti constituait une faute sans excuse.

PAUL: Hein! Quoi? Q'est ce que tu as? Tu deviens folle?

ELISABETH: Moi? Tu es parti et moi je trime. Tu es un
sale type. Un type infect.

PAUL: Oui, toi. Quelle raseuse. Tu ne peux pas laisser les
autres dormir?

ELISABETH: Les autres! Et je pourrais dormir, moi aussi.
Mais moi, je rêve. Moi, je te donne à manger. Moi, j'écoute
ton bruit.

PAUL: Quel bruit?

ELISABETH: Un sacré bruit!

PAUL: Idiote!

ELISABETH: J'allais t'annoncer une grosse nouvelle, mais
puisque je suis une idiote, je ne te l'annoncerai pas

PAUL: Tu peux la garder, la nouvelle. Je m'en fiche pas mal.

PAUL: Qu'est ce qu'a dit le docteur?

ELISABETH: Il a dit que tu ne retournerais plus en boîte.

NARRATOR: Un atroce malaise lui montra Dargelos, un Dar4gelos qui continuait de vivre ailleurs, un avenir où Dangelos ne tenait aucune place.

PAUL: Lise

ELISABETH: Mm.

PAUL: Lise.

ELISABETH: Oui.

PAUL: Je ne me sens pas bien.

ELISABETH: Allons, bon! Qu'est-ce que tu veux?

PAUL: Je veux...je veux que tu restes près de moi...près de mon lit.

ELISABETH: Là. En voilà un idiot. On heï annonce qu'il n'ira plus en classe, et il pleure. Mais pense, nous allons vivre enfermés dans votre chambre. Tu as la frousse? Tu aimes le mail?

PAUL: Non, laisse moi dormir

ELISABETH: C'est pour ça que tu m'as obligée à descendre?

PAUL: Non.

ELISABETH: Alors quoi?

PAUL Est ce que le docteur pense que je suis perdu?

ELISABETH: Oh, tu es trop bête!

PAUL: Lise, je suis perdu?

ELISABETH: Laisse moi tranquille et meurs. Je ne vivrai libre qu'après ta mort. Ton menton!

PAUL: Lise, tu plaisantes ou tu dis la vérité?

ELISABETH: Je ne dis jamais la vérité. Veux tu, on va jouer au jeu. Mouche toi. Regarde. Je t'hypnotise.

Scene 5

GERARD: Il a traversé le péristile sans tendre la main à personne.

PAUL: The connais son adresse?

GERARD: Non, mon vieux. Un type pareil ne donne jamais son adresse

PAUL: Voilà donc tout ce qui nous reste de lui. Amène la photo

PAUL: On le met?

ELISABETH: On met qui? Où?

PAUL: Dans le trésor

ELISABETH: Qu'est ce qu'on met dans le trésor?

PAUL: On te consulte. C'est la photo du type qui m'a lancé la boule de neige

ELISABETH: Montre.

PAUL: Il a l'air d'un tigre.

ELISABETH: Il a une sale tête.

PAUL: Chacun à son goût. Au trésor.

ELISABETH: On pourrait me consulter

PAUL: On te consulte.

ELISABETH: Vas-y, parle.

PAUL: Il m'a Jané la boule de neige, on l'a chassé de la hofte.

ELISABETH: Ça ne l'empêche d'avoir une sale Nte. Grand, we fanguez par Pand. Je retourne chez mann.

Scene 6. Interludio

Scene 7

ELISABETH: N'ouvrez pas la bouche, Gérard, Vous diriez des bêtises. J'ai une nouvelle extraordinaire à vous apprendre. Tenez vous.

GERARD: Que ce qui se passe?

ELISABETH: Pad est somnambule

GERARD: Oh!

ELISABETH: Évidemment vous allez le crier sur les toits?

PAUL: il a marché sur les solas?

ELISABETH: Seriez vous sound? Qu'à cela vous

PAUL: Serait ce notre grotesque ami?

ELISABETH: Eh bien, entrer. On ne vous mangera pas

ELISABETH: Ecoutez, Gérard. Il ved un lustre

PAUL: Tais toi!

ELISABETH: Gérard, il veut un sphinx en plâtre devant la cheminée, il vent peindr'un lustre fouis quatorze au ripolin. Ha!

PAUL: Tu es trop nulle pour comprendre. Ah, quand j'aurai ma chambre!

ELISABETH: Et moi la mienne.

PAUL: Ellie sera propre, ta chambre.

ELISABETH: Et moi, je refuse de rester ici. J'habiterai à

Phôtel. J'ai ma valise prête. Je refuse de vivre avec ce maloin,

PAUL: Qu'est-ce que c'est que ça?

GERARD: Ecoutez, les enfants.

ELISABETH: Alions, fichez nous la paix, je vous le conseille.

PAUL: Oui, fiche nous la paix, on te le conseille.

GERARD: Mais...

ELISABETH: n'y a pas de "max" Mélez vous de ce qui vous regarde.

GERARD: Mais je..

PAUL: Mais, mais, ne. Rien du tout.

ELISABETH: Je vais le giler

GERARD: Mais voyons, Elisabeth.

ELISABETH: Ah, non!

PAUL Ghand, rends la lui, me te laisse pas faire.

ELISABETH: Oh, les ignobles, les liches. Frapper une imme!

PAUL: Maman, elle m'a giflé.

ELISABETH: Il m'a caché dessus

PAUL: C'est pas vrai

ELISABETH: Ose dire à maman que ce n'est pas vrai.

Répète le.

PAUL: C'est pas vrai. C'est pas vrai.

PAUL: Qu'est-ce que tu as?

ELISABETH: Paul! Arrive! Je crois que maman est morte.

NARRATOR: (with music) De cette vision, ils devaient conserver une longue empreinte. Loin de rendre pénible la mémoire de leur mère, les circonstances fabuleuses de sa mort la servirent benceup La chambre exigeait de l'inoni. L'inoui de cette mort protégeait la morte comme ut sarcophage barbare qui allait bai donner par surprise, de même qu l'enfance conserve le souvenir d'un événement grave à cause d'un détail sangrema, la place d'honneur an ciel des songes

Scene 8

NARRATOR: Le Théâtre de la Chambre s'ouvrait à onze heures du soir. Saf le dimanche, il ne donnait p p de matinées Chaque fois que mon oncle voyagait, inspectait les usines, je restais coucher rue Montmartre. On l'installait sur des piles de coussins et on le connaît de vieux mantea En face, les lits le dominaient comme un theatre. L'éclairage de ce théâtre était l'origine d'un prologue qui sinant toute de suite le drame.

Cette chambre attractive, devorante, ils la meublaient de songe en croyant le détester. Ils projetaient d'avoir des chambres particulières et ne pensaient même pas à employer la chambre vide.

ELISABETH: Gard, une brevisse? Si, si, venez. Ils emportent la bouche

PAUL: Ordure. Elle déteste les écrevisses. Elle déteste le poivre parce que je l'aime. Elle se force. Elle s'emporte la bouche, exprés

PAUL: Gérard, passe m'en une.

ELISABETH: Connaissez vous une chose plus abjecte de seize ans qui s'abaisse à demander une écre-
'n type

Mais il lécherait la carpe, vous savez. Il marcherait quatre pattes. Non, non. Ne hui en apportez pas. Qu'il , qu'il vienne. C'est trop infect, à la fin. Cette grande gue qui refuse de bouger, qui crève de gourmandise et ne peut pas faire un effort. Parce que j'ai honte pour lui, jhi refuse une écrevisse.

NARRATOR: Alors, Paul sortit un bras et, avant qu'on cut pu intervenir, lui jeta du lait, de toutes ses forces.

ELISABETH: Le misérable! L'atroce! Tenez, Gérard.

Aidez moi, prenez la serviette éponge, étorcez.

Jetez le total dans la cheminée. Et moi qui allait justement lui donner une écrevisse. Vous en voulez une? Allez, sale bête. Je ne suis pas méchante. The l'auras, ton écrevisse. Allez, mange. The en veux, ou tu n'en veux pas? Mange, ou je pars Regande, Gérard, il mache en rêve. Mais regarde, c'est très curieux. Quelle gloutonnerie. Faut-il qu'il soit ignoble.

Scene 8b

ELISABETH: Quelle horreur!

PAUL: Pourquoi "quelle horreur"?

ELISABETH: Pour tout. Quelle horreur!

PAUL: Tu n'as qu'à partir.

ELISABETH: C'est bien ce que je compte faire.

PAUL: Et les sous?

ELISABETH: Je vais prendre du travail. J'en ai assez d'une existence de bonne. Fais ce qui bon te semble. Je ne continuerai pas un jour de plus.

PAUL: Du travail? Quel travail?

ELISABETH: Tu comprends, Gérard. Paul est libre. Du reste, il est incapable. Il est mal, c'est un demeuré.

PAUL: Charmante nature!

ELISABETH: Il faut que j'en sorte toute seule. Du reste, que deviendrait-il si je ne travaillais pas? Je travaillerai, je trouverai une place, il le faut.

PAUL: Une place dans un massacre, à la foire. renverser.

ELISABETH: Pauvre gosse. Il est encore très malade, tu sais. Pense qu'une boue de neige a suffi pour le renverser. Ce n'est pas de sa faute. Mais c'est un infirme que j'ai sur
PAUL: L'infecte. L'inferte!

GERARD: Mais Elisabeth, regarde Paul, il a une mine superbe. Regarde ses épaules, sa taille, sa force.

ELISABETH: Rien ne sert d'être un lutteur de foire quand on est faible, gourmand, et veule. Veule! et maladroit.

PAUL: Eh bien, ma fille, sache que je te considère comme une fanfaronne, incapable de se rendre utile. Va travailler, ma fille, va travailler. Je ne vois qu'un seul travail qui te convienne. Joli travail!

GERARD: Tu as été trop loin. Reste!

ELISABETH: Tu te rends compte où nous en sommes, Gérard. Je te supplie de m'emmener aujourd'hui même chez la couturière que connaît ton oncle. Je serai vendeuse. Je travaillerai.

GERARD: Ah, ça c'est très difficile. On t'offrira d'être mannequin.

PAUL: Du reste, tu ne t'es pas regardée, ma pauvre fille. Avec ta crème. Au bout d'une heure on t'enverrait un coup de pied dans le derrière. Mannequin! Tu t'es trompée d'adresse. Tu devrais t'engager comme épouvantail!

ELISABETH: Voyou!

Scene 9

ELISABETH: Ne m'appellez pas mademoiselle. Appelez moi Elisabeth.

AGATHE: Je m'appelle Agathe. Au commencement, je ne m'y habituais pas. Courage. Allez, ma jolie, déshabille toi et

montre nous tes talents.

ELISABETH: Il faudra que vous m'appreniez tout

AGATHE: Je vous apprendrai le métier. Elle s'y metra très vite. Vous êtes la cliente, et je vous passe une robe. Asseyez vous. Souriez. Non, ne souriez pas. Les clientes ne sourient jamais. Voilà. Vous venez de loin. Droit sur la

cliente. Les mains sur les honches, les pouces en avant, les yeux dans les yeux comme si vous lui cherchiez des crosses.

Vous faites halle. Vous lui tournez le dos lentement. Vous vous remettez de face. Vous inspectez la cliente des pieds à la tête, mais sans avoir l'air de la voir. Voilà. Et avec un air de souverain mépris, vous la quittez. Essayez. Je suis la cliente.

CATHE: Bien, très bien. Parfait! On dirait que vous passé des robes toute votre vie.

ELISABETH: Que vous êtes gentille. Je mourais de peur.

Scene 10

AGATHE: Comment avez vous ma photo?

PAUL: Ce n'es pas ta photo!

AGATHE: C'est vrai. Le costume n'est pas pareil. Mais c'est extra ordinaire! Je vous l'apporterai c'est exactement la même. C'est moi. Oui, c'est moi. Qui est-ce?

GERARD: C'est le garçon qui a frappé Paul avec une boul' de neige.

ELISABETH: Il te ressemble, c'est exact. Paul n'est-ce pas qu'Agathe lui ressemble?

NARRATOR: La ressemblance qui n'attendait qu'un prétexte pour éclater, éclata. Paul vit Dargeas brandissant la neige, et reçu le même coup de poing.

PAUL: Non, ma fille, c'est la photo qui lui ressemble. Vous, vous ne lui ressemblez pas. Remets la photo dans le tiroir.

ELISABETH: Enfin, Gérard.. Dites si, oui ou non, elle lui ressemble?

PAUL: Gérard n'a rien à voir dans cette affaire.

NARRATOR: Ge mensonge m'inquiéta... La similitude crevait les yeux. Et brusquement, Elisabeth s'aperçut que tous les boxeurs, tous les détectives, toutes les vedettes américaines épinglées par Paul sur les murs de la chambre, ressemblaient à l'orpheline et à Dargelos-Agathe. De ce soir il se tisse entre Paul et Agathe une étoffe de fils entrecroisés. Une revanche du temps renversait les prérogatives.

Scene 11

PAUL: Je trouve que tu as été bien vite en besogne.

ELISABETH: Pourquoi? Parce que j'ai installé Agathe dans la chambre de maman? Elle n'est pas faite pour les hôtes bornes.

PAUL: La prisma Agathe chez mas me déplain I don't like Agathe in the house.

AGATHE On peut etrer? Je ne vous dérange pas?

PAUL: St.

ELISABETH: Entre

PAUL: Je disais du mal de vous.

AGATHE: Tu vois Elisabeth. Je vous gêne. J'en étais sûre.

ELISABETH: Tu me me gênes en rien

AGATHE: Ça va mieux que je m'en aille

PAUL: Allez, restez, c'est de la punition au même

ELISABETH: Je ne comprends pas. Tu es un faible pour me
voir. Tu profites de la faiblesse d'Agathe pour jouer les
hommes forts

AGATHE: Laisse Laisse

ELISABETH: Je ne laisserai pas Agathe devenir ta victime

PAUL: Et si elle aime faire victime!

ELISABETH: Palma Le mansan a mes in

PAUL: Mais que vous allez me laisser

ELISABETH: Allez, va te coucher. Et ne pleure pas dans ta chambre. C'est mon style, il faut s'y faire
avoir et dors.

ELISABETH: Paul.

PAUL: Qui encore?

ELISABETH: Quest-ce que ça a à voir Agathe

PAUL: Elle m'empêche de vivre, de respirer, de jouer le jeu

ELISABETH: Nous ne jouons plus jamais au jeu

PAUL: C'est bien de ta faute

ELISABETH: J'ai de la rage à rassembler, ça

PAUL: Justement

ELISABETH: Paul, mon chéri. Tiens. Je vais m'entendre, et nous allons jouer au jeu.

PAUL: Je me suis trop habitué à jouer seul.

ELISABETH: Écoute

PAUL: Non.

No.

ELISABETH: Si. Écoute. Il y a un grand temple qui est le temple à destruction. Cinquante grands
prêtres le dirigent. Quatre pénètrent dans le Saint des saints. Mille et mille esclaves y travaillent, et
aucun d'eux n'a le droit de dire ce qu'il a vu.

PAUL: Zut et zut et zut! Je ne comprends rien ni au temple, ni à ce qui nous arrive. Je veux dormir, je
veux dormir!

Scène 11a-Instrumental Interlude

Scène 12

GERARD: Je tiens à m'expliquer. Le jeune homme que tu as vu connaît mon oncle. Il s'appelle
Michael. C'est un juif américain. Il possède une fortune immense. Nous voulions te le faire connaître.

PAUL: Je refuse de connaître ce juif infame, et j'irai le gifler, demain, à l'heure du rendez-vous. C'est
du propre! Gérard et toi, vous entraînez cette peste. Vous la poussez dans les bras de ce juif. Vous
voulez peut-être la vendre

ELISABETH: Je ne vous savais pas antisémite, cher ami. Et je vous prévient amicalement, vous
faites fausse route. Michael vient pour moi. Il veut m'épouser. Il me plaît beaucoup.

PAUL: T'épouser. T'épouser, toi? Mais tu es folle! Mais tu ne t'es pas regardée dans la glace. Mais
regarde, regarde. Tu es immariable, laide, idiote. Tu es la reine des idiotes. Il s'est payé la tête. Il s'est
moqué de toi!

ELISABETH: Du reste quand tu rages ton menton est beaucoup mieux. Mais rage, rage! Cate va très bien.

GERARD: Elisabeth est libre. Elle peut se marier, épouser n'importe qui.

PAUL: Mais je m'en moque! Plus que toi!

GERARD: Qu'est ce que tu veux dire?

PAUL: Rien. Rien

GERARD: Alors Paul, faites la connaissance de Michael. Il vous plaira beaucoup.

PAUL: J'en doute fort. Mais j'aimerais connaître un type qui te trouve potable. J'aimerais reconforter ce malheureux.

NARRATOR: Il détournait la tête et regardait dehors. Jamais je n'eus osé prétendre épouser la vierge du temple. Derrière moi s'éloignaient le frère et la soeur, le lieu saint profané par un jeune automobiliste qui n'en connaissait pas les défenses.

Scene 13

ELISABETH: Alors vous voyez, ici c'est encore une pièce où personne n'habite. Ce sera ma chambre, je la meublerai en Louis Quatorze.

PAUL: Ce sera du propre.

ELISABETH: J'abandonne à Michael le salon, les salles de musique, de gymnastique, la piscine, et une galerie très curieuse qui ne sert à rien et qui ne donne nulle part. Mais dis donc, Paul, pour quoi n'habitiez vous pas ici, avec nous?

PAUL: Aucune envie. J'ai besoin de solitude.

ELISABETH: Ne traitez pas, il vous reste à visiter dix-huit chambres. Et ma galerie, dont tout le monde se moque.

AGATHE: Ou irez vous en voyage de nocces?

ELISABETH: Le soir de nocces, c'est à dire demain, il me quitte.

PAUL: Ah bon, crapule. Voilà comment je comprends le mariage. Et, tu rentres?

ELISABETH: Nous sommes le huit et il revient le douze.
Il ne pouvait le remettre, mais a voulu que la cérémonie se fasse avant.

ELISABETH: Maintenant, admirez.

NARRATOR: Cette monstrueuse chambre de débarras, cet immense cul de sac absurde, c'était la faiblesse de Michael, son sourire, le meilleur de son ame. Elle dénonçait en lui quelque chose d'insolite qui le rendait digne des enfants.

ELISABETH: Michael a voulu jouer à l'architecte. C'est une faute de calcul, et j'aime les fautes de calcul de Michael.

PAUL: On pourrait y faire du camping et planter des tentes.

ELISABETH: Campeez. Campeez, ne vous gênez pas.

AGATHE: Y a t'il un fantomne?

ELISABETH: Je n'en ai jamais vu.

PAUL: Tu peux être tranquille. Avec nous il y en aura un.

NARRATOR: Mais, le génie de la chambre veillait. Sur la route, entre Cannes et Nice, Michael se tua. Regardez cette ruine de silence, avec une seule roue qui tourne de moins en moins vite, comme une roue de loterie.

Scene 14 and 15

NARRATOR: C'est cette chambre abstraite, capable de se recreer n'importe ou, que Michael habite depuis la catastro-phe. Un grand mystère y devenait limpide: ce n'était ni pour sa fortune, ni pour son élégance qu'Elisabeth l'avait épousé, ni pour sa grâce. Elle l'avait épousé pour sa mort. Bien que ces desires fussent informés, Paul découvrit que la solitude convoitée ne lui procurait aucune bénéfice et luicausait, par contre, un vide affreux. Il profita du marasme pour accepter de vivre chez sa soeur. Elisabeth lui donna la chambre de Michael séparée de la sienne par une vaste salle de bain. A peine Paul fut-il installé que le dortoir se reforma. Agathe avait peur, en haut, toute seule... Paul dormait mal dans un lit a colonnes...mon oncle visitait des usines en Allemagne...Bref, Agathe couchait dans le lit d'Elisabeth, Paul trainait sa literie et construisait sa guérite sur le divan. On entassait ses châles.

Scene 14b

NARRATOR: A peine engagé entre les décors vagues du studio désert, Paul devint un chat prudent auquel rien n'échappe. Il s'arêtait, contournait, reniflait les meubles, incapable d'assimiler une chambre à la Cité Montie7, fas-cinante lutte à la neige, mais y retrowvant profondement le déjà vu d'une vie antérieure. Il souffrait d'orgueil. Agathe dominait. Et, au lieu de comprendre qu'il l'aimait, qu'elle le dominait par sa douceur, qu'il importait de se laisser vaincre, il luttait contre ce qu'il croyait son demon, une fatalité diabolique. La galerie contenait les paravents d'un jardin d'hiver qui n'avaient jamais vu le jour. Ils étaient, comme le reste, incommodes, absurdes, inconfortables. Paul les traina, les déplia et s'en fit des remparts, une sorte de ville chinoise. Un vieux tapis termina son chef d'oeuvre. Il s'enroula dans ses couvertures et se coucha. Sa chambre de la rue du Rocher vint peu à peu prendre sa place dans le hall de l'Etoile; la lampe, la couverture et lit, la chaise, les bouteilles, la commode au trésor, le buste à moustache. D'abord annoncés par quelques visites, Elisabeth, Agathe, et GGérard, incapables de vivre loin de cet excitant paysage de meubles, émigrèrent sur les troussees de Paul.

Scene 15

ELISABETH: Au fond, c'est la seule chambre possible.

PAUL: Elle est agréable.

ELISABETH: *Est-ce que j'ai l'air d'être riche?*

PAUL: *Toi? Oh non. Tu auras toujours l'air d'être sans le sou.*

ELISABETH: *Tant mieux. J'avais peur d'avoir l'air riche.*

PAUL: *Eh bien, entre!*

ELISABETH: *Tu permets?*

I?

PAUL: *En voilà une trame de femme riche.*

ELISABETH: *Paul. Je me sens perdue.*

PAUL: *Perdue?*

ELISABETH: *Oui, perdue, Seule. Je crois que je n'aurai jamais le courage d'arranger ma chambre.*

PAUL: *Tu n'es pas seule. Tu as Agathe, Gérard. Ils campent chez toi.*

ELISABETH: *Mais non. Agathe couche dans sa chambre, Gérard dans la sienne. Ils sortent beaucoup ensemble.*

PAUL: *Ils sortent beaucoup ensemble?*

ELISABETH: *Je leur prete la voiture et le chauffeur.*

PAUL: *Je me demande ce qu'ils peuvent se dire.*

ELISABETH: Mais, Paul, on les intimide, on est ahuris-sants. Agathe s'imagine qu'elle t'agace. Je crois que sans nous ils se sentent très libres et qu'ils parlent.

PAUL: De quoi, grand Dieu?

ELISABETH: De nous.

PAUL: Et parce que ces olibrius parlent de nous et sortent ensemble, tu te sens perdue.

ELISABETH: Oui, Paul perdue. Je rêvais d'aoir ma chambre, j'y creve. De recommencer a vivre toi et moi dans une seule chambre serait un enfer. Je n'y songe même pas.

PAUL: Heureusement.

ELISABETH: Je n'y songe même pas et dans ma chambre je crêve. Tu as eu raison d'amener tout ici.